

Aurélien Barrau ou le vide sidéral

L'astrophysicien Aurélien Barrau, devenu une grande figure de l'écologie, séduit par sa verve et son phrasé fleuri. Mais derrière un discours sans concession se cachent, selon l'essayiste Thomas Lepeltier, des propos vides et des raisonnements farfelus.

Thomas Lepeltier

Août 2022. L'astrophysicien Aurélien Barrau fait une courte intervention à l'Université d'été du Medef. Reprenant une rhétorique bien huilée, il fustige notre société, dépeint en des termes catastrophistes la situation environnementale et en appelle à une révolution politique. La verve est au rendez-vous. Le ton est hautain. Les accusations fusent. L'intervention, reprise sur les réseaux sociaux, connaît un grand succès. De nombreux environmentalistes admirent la force du propos. L'astrophysicien, qui n'en est pas à sa première déclamation publique, marque une fois de plus les esprits en quelques minutes de paroles. Séduits par cette rhétorique sans concession, beaucoup voient en lui une figure importante de l'écologie, sur qui il faut compter pour penser l'avenir. Mais que cachent ses envolées lyriques ?

Les Occidentaux contre la vie !

Dans presque toutes ses interventions, Barrau commence par avancer que nous (les pays occidentaux) serions en train d'éradiquer le vivant sur Terre. Il accuse même l'Occident d'opérer une extermination délibérée de la vie sur notre planète et d'adopter une manière d'être qui relève du crime contre la vie. Pour preuve, assène-t-il, nous aurions fait disparaître les deux tiers des insectes en quelques années, éliminé les deux tiers des mammifères sauvages en quelques décennies et rasé les deux tiers des forêts en quelques millénaires. Les phrases claquent. Le spectre de l'apocalypse se dessine. Mais le propos est absurde.

Certes, le nombre d'insectes a fortement diminué dans les pays développés. Et le chiffre des deux tiers vient bien d'études scientifiques. Mais il est consternant de voir un chercheur généraliser et être très catégorique à partir de quelques études géographiquement situées. Surtout, présenter cette réduction du nombre d'insectes uniquement comme un problème revient à faire fi de tous les bénéfices que nous, les humains, tirons de cette baisse. De fait, qui voudrait vivre dans un monde grouillant d'insectes ? Que ce soit en construisant des maisons ou en labourant des

champs, nous en réduisons le nombre pour notre confort et notre alimentation. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le nombre d'insectes diminue fortement dans les pays développés. On peut bien sûr s'inquiéter d'une baisse trop importante. Mais présenter toute baisse comme une catastrophe est dénué de sens.

Il en est de même pour les animaux sauvages. On peut éprouver du plaisir à les observer au loin et être content de savoir qu'ils existent. On peut même prendre en compte leurs intérêts et vouloir leur réserver des espaces naturels où ils ne seraient pas impactés négativement par l'activité humaine. Pour autant, qui voudrait voir les loups entrer dans Paris ? Comme pour les insectes, plus les villes et les terres agricoles s'agrandissent, moins nous pouvons laisser de place aux animaux sauvages. Il est donc compréhensible que leur nombre diminue. Mais, en dehors de certaines populations qui nous menacent directement, cette diminution procède rarement d'une volonté de les faire disparaître. Ils sont juste des victimes de l'expansion humaine. D'ailleurs, nos concitoyens sont en général en faveur des programmes de conservation des espèces en danger.

L'accusation concernant les arbres est encore plus loufoque. Il y a 2000 ans, la France était couverte de forêts. Au cours des siècles, ses habitants ont coupé des arbres pour se loger, se chauffer et faire pousser des plantes. La superficie des forêts a diminué de soixante-dix pour cent. Dans ce déboisement à grande échelle, il n'y avait bien sûr aucune volonté d'éradiquer le vivant ; juste un désir de vivre et de prospérer. En outre, le minimum de couverture forestière date du début du 19^e siècle. Depuis, la forêt presque doublée de superficie depuis ce bas niveau. Comment Barrau peut-il donc accuser la société moderne de vouloir exterminer la vie ?

On peut bien sûr reprocher à notre société moderne de ne pas davantage respecter les insectes, les animaux sauvages et les arbres. En même temps, comment imaginer qu'elle ait pu laisser intact leur population quand, ne serait-ce qu'en raison de sa propre croissance démographique, elle a grignoté de plus en plus d'espace ? Mais Barrau n'a que faire de ces considérations pratiques, trop pressé qu'il est d'accuser notre société. S'érigeant en prédicateur, il lui faut désigner un coupable et conspuer une figure du mal. Aussi tombe-t-il à bras raccourcis sur notre société qui serait viciée dans ses fondements et dont la plupart des orientations modernes seraient à bannir. Tout en jouant au sage qui prend du recul, Barrau ne cesse donc de porter des jugements de valeur à l'emporte-pièce contre de multiples aspects de la modernité.

Une société inhumaine !

À côté du leitmotiv selon lequel notre société serait l'ennemie du vivant, Barrau répète qu'elle serait néfaste pour ses propres membres. Il l'accuse ainsi très souvent d'être responsable de la mort prématurée de six cent mille personnes par an en Europe en raison de la pollution de l'air et de provoquer la mort de faim d'un enfant toutes les six secondes dans le monde. Comment pouvons-nous accepter de vivre dans une telle société, s'indigne-t-il ? Mais, là encore, le propos est absurde. Un nombre tout seul ne signifie rien. Il faut disposer de tendance ou d'évolution pour interpréter des données numériques. Or, si l'on peut effectivement déplorer ces morts, on peut aussi se féliciter que leur nombre diminue d'année en année avec le développement de notre société. Contrairement à une idée reçue, les habitants des pays sous-industrialisés sont en effet ceux qui souffrent le plus de la pollution de l'air, en raison principalement des moyens rudimentaires dont ils disposent pour se chauffer et cuire leurs aliments. C'est donc le développement de notre société thermo-industrielle – que Barrau conspu – qui permet chaque année à davantage de gens de vivre en meilleure santé. De la même manière, c'est la croissance économique qui a permis ces dernières décennies à des millions de gens de sortir de la pauvreté et donc de moins souffrir de malnutrition.

Mais Barrau est aveugle à ces bienfaits de la croissance et du développement technologique, car il les rejette par principe. Il dit s'intéresser uniquement au bien vivre, à l'amour et à la créativité. Il appelle d'ailleurs de ses vœux la décroissance, reproche aux économistes d'avoir accaparé le mot de croissance pour décrire des processus économiques quand on devrait, selon lui, le réserver à la sphère sentimentale et artistique. Il trouve même insupportable d'entendre parler de croissance quand, par exemple, une forêt a été rasée pour construire un parking. Il dénigre également toute innovation technologique en laissant entendre qu'elle apportera plus de mal que de bien. Puis, d'une manière générale, il laisse entendre qu'il ne faudrait plus nous soucier de gagner notre vie ni des dettes que les États contractent. De fait, pour Barrau, à la différence de la physique, l'économie est juste une affaire de conventions. Libre à nous donc de vivre d'amour et d'eau fraîche ! Aux économistes d'assurer l'intendance !

S'interroger sur les éventuels mérites et vertus de la décroissance est bien sûr utile. Tout le monde est également d'accord pour reconnaître que l'argent à lui tout seul ne comble pas une existence humaine. Il faut vivre des histoires d'amour, éprouver de fortes amitiés, faire des découvertes, se lancer dans des activités créatrices, etc. Pour ce genre d'accomplissement, il faut toutefois pouvoir manger à sa faim, avoir les moyens d'être soigné quand on est malade et vivre dans des

conditions matérielles relativement confortables. Or cette situation est loin d'être acquise pour une grande partie de la population. Une meilleure répartition des richesses n'est malheureusement pas suffisante pour améliorer le bien-être global. D'où l'importance d'un développement économique qui permet de sortir des populations entières de la misère dans laquelle elles sont plongées. Il est donc un peu puéril de rejeter d'un revers de main le souci de la croissance sous prétexte que le mot n'évoque pas la croissance de l'amour.

Quant à l'idée que l'on peut changer les règles de l'économie à volonté parce qu'elles sont conventionnelles, elle est également d'une grande naïveté. Pour le comprendre, il suffit de prendre l'exemple des règles culturelles. Elles ne sont pas inscrites dans le marbre, surtout qu'elles sont variables d'un endroit du globe à un autre. Ce n'est pas pour autant que vous pouvez vous réunir autour d'une table et décider que telle ou telle règle culturelle arrêtera de s'appliquer demain. En économie, c'est pareil. On peut bien sûr modifier certaines de ses règles. C'est d'ailleurs pour cela qu'il y a des débats politiques. Mais cette modification ne se fait pas d'un claquement de doigt, surtout à l'échelle mondiale. D'une certaine manière, nous sommes donc soumis à certaines lois de l'économie, même si ce n'est pas jusqu'à la fin des temps.

De toute façon, Barrau ne discute pas. Il assène que la décroissance est une nécessité. D'ailleurs, il n'hésite pas à sortir sa casquette de physicien pour dire sur le ton professoral qu'une croissance infinie sur une Terre finie est impossible et qu'il nous faut donc entrer en décroissance immédiatement. Affaire réglée. Or cette affirmation n'a nullement la portée qu'il imagine. Quand bien même la croissance ne pourrait pas durer indéfiniment sur Terre, les limites de cette dernière n'impliquent pas que la croissance ne peut pas continuer pendant des décennies, voire des siècles. Surtout, l'existence de ces limites n'implique pas qu'il nous serait préjudiciable de prolonger la croissance autant que possible avant d'entrer dans une phase de décroissance. C'est donc un raisonnement bancal qui conduit Barrau à présenter, à longueur d'interventions, la décroissance comme une nécessité physique qu'il nous faudrait accepter le plus tôt possible ! C'est comme si un astrophysicien nous disait qu'il faut quitter le système solaire le plus tôt possible, car le Soleil ne pourra pas nous éclairer indéfiniment !

Mais, imbu de certitudes, Barrau méprise tous ceux qui osent penser que la croissance économique peut avoir du bon, notamment la grande partie des économistes, des hommes ou femmes d'affaires et des politiciens. Il les traite de bouffons, de personnes pas sérieuses, d'individus qui préfèrent leur argent à leurs enfants et ainsi de suite. Il n'est jamais dans la nuance. Il n'imagine pas une seconde

que ces personnes puissent avoir de bonnes raisons de douter de ce qu'il avance. Il faut dire que, au-delà de cette question de la croissance, Barrau méprise toutes les personnes qui ne se présentent pas comme voulant remettre en cause la société dans son ensemble. La décrivant comme une machine de guerre contre la vie, il rejette tout ce qui pourrait la faire durer. Oubliant à quel point nos ancêtres avaient des vies faites de duretés, d'épreuves et de souffrances, il nous enjoint même d'arrêter de nous interroger sur la durabilité de notre mode de vie ; nous devrions réaliser qu'il n'est même pas souhaitable ! Il y a de quoi halluciner devant un tel discours hors-sol, car il sous-entend qu'il ne serait pas souhaitable d'avoir facilement accès à l'eau potable, pas souhaitable de ne plus connaître de famine, pas souhaitable de ne plus voir la moitié de ses enfants mourir avant l'âge de cinq ans, pas souhaitable de pouvoir recourir à des anesthésies en cas d'intervention chirurgicale, pas souhaitable de voir l'espérance de vie augmenter, pas souhaitable d'assister à l'émancipation des femmes, pas souhaitable de voir la pénibilité des métiers diminuer, pas souhaitable d'avoir des congés payés et ainsi de suite !

Entraîné par son arrogance d'enfant gâté qui crache dans la soupe, Barrau fustige alors toute promesse d'amélioration des conditions matérielles de notre existence. Parmi ses critiques les plus virulentes, il y a son rejet de la fusion nucléaire, cette énergie abondante et propre que les physiciens essayent de maîtriser. Selon lui, réussir ce projet serait la pire des catastrophes qui pourraient nous arriver. Vous avez bien lu : rien de pire. Ce serait donc plus grave qu'une épidémie, qu'une guerre nucléaire, qu'un effondrement de la civilisation, etc. Autant dire que l'aventure humaine est une erreur dans l'histoire de la vie sur Terre. Cette humanité qui, depuis l'aube des temps, cherche à maîtriser toutes sortes d'énergie, de l'énergie du vent à l'énergie nucléaire. Dans cette dynamique, l'énergie de fusion s'annonce très prometteuse. Comme pour toute énergie, il faudra bien sûr l'utiliser intelligemment. Avec le feu, on peut cuire ses aliments et se chauffer. Mais on peut aussi brûler et détruire des habitations. Il en sera bien sûr de même avec la fusion nucléaire. Mais voir dans ce risque une raison suffisante pour la rejeter, comme le fait Barrau, revient à déplorer le moteur même de l'aventure humaine. C'est, mine de rien, exprimer une très forte misanthropie.

Barrau adopte d'ailleurs la même attitude vis-à-vis de la technologie. Comme la plupart de ses contempteurs, il ne remet pas en cause les technologies qui font sa vie quotidienne. Il n'est pas assez fou pour rejeter les fourchettes, les vélos, les réfrigérateurs, les ordinateurs. Mais il rejette pratiquement tout ce qui est apparu dans sa vie d'adulte. Tel un prédicateur qui sermonne ses fidèles, il se lamente ainsi de la multiplication des messages électroniques, comme si la communication

d'antan était plus riche. Il condamne les expériences de réalité virtuelle, comme si l'humanité ne s'était pas toujours inventé des mondes imaginaires à travers ses mythes, ses épopées, ses romans, etc. Il fustige les réseaux sociaux, et en particulier Twitter – ou X –, comme s'il n'y avait rien à apprendre à travers ces nouvelles formes d'échange. Il dénonce l'intelligence artificielle, comme si les algorithmes ne pouvaient pas nous aider dans nos processus créatifs. Et ainsi de suite. Ce rejet de la technologie va au-delà du côté réactionnaire, car Barrau avance qu'elle est, au sens littéral du terme, un cancer. Or un cancer n'est pas un comportement cellulaire que l'on cherche à maîtriser et contrôler. C'est un phénomène que l'on cherche à éliminer.

Sans surprise, Barrau condamne fortement la conquête spatiale. Il n'y voit que débauche de technologie, hubris, volonté de mort (sous prétexte qu'il n'y a pas de vie dans l'espace). Il va jusqu'à dire que les fusées ne seraient que l'archétype de la techno-débilité mortifère et nécrophile de notre occident contemporain. Il conteste même que l'on puisse à la fois aimer regarder le ciel et vouloir aller dans l'espace, car si le premier acte s'enracine dans la vie, le second vise un lieu où il n'y a pas de vie. Prononcée avec verve, cette condamnation de la conquête spatiale peut frapper les esprits. Mais, comme toutes les envolées lyriques de Barrau, elle est vide. De fait, si on peut raisonnablement discuter de l'opportunité ou non d'aller dans l'espace, tant il y a de problèmes à régler sur Terre, il est foncièrement absurde d'associer la conquête spatiale à un désir de mort. Il n'y a en effet pas de lien logique dans cette association. On pourrait d'ailleurs dire l'inverse, c'est-à-dire que la conquête spatiale correspond à un désir de diffuser la vie dans l'espace. Mais Barrau ne s'embarrasse pas de logique. Il pérore, sans réfléchir au sens de ce qu'il raconte.

L'important pour lui est de dénoncer tout ce qui ne procède pas d'un contact direct avec la nature. À ce sujet, tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'aller se promener en forêt, qu'observer des animaux sauvages ou que contempler des plantes sont des expériences à la fois agréables et enrichissantes. Pour autant, cette reconnaissance ne signifie pas que l'univers de la technologie est sans valeur. Il serait donc absurde de condamner par principe les expériences que l'on peut avoir à jouer sur un ordinateur, à conduire une voiture ou à voyager en avion. Mais Barrau juge avec mépris tous ceux qui s'adonnent aux secondes. Il dénigre ainsi le temps passé devant un écran quand on peut regarder le ciel à l'œil nu, il vilipende le plaisir des engins mécaniques quand on peut aller marcher dans l'herbe, il s'offusque des voyages au loin quand on a la possibilité de regarder la vie grouillante sous nos pieds.

Le monde de Barrau est ainsi un monde où on se fait tout petit pour ne pas nuire aux insectes, où on ne se protège pas des animaux sauvages, où on ne coupe plus d'arbres, où on ne cherche pas à se chauffer de manière efficace, où on n'essaye pas d'augmenter les rendements agricoles, où on ne tente pas d'améliorer les conditions matérielles de son existence, où on ne cherche pas de nouvelles sources d'énergie, où on ne développe pas les technologies, où on ne voyage pas, où on ne va pas dans l'espace et ainsi de suite. Le monde de Barrau est donc un monde où l'humanité vivrait, depuis la nuit des temps, dans un éternel présent et n'irait jamais au-delà de son lopin de terre. Elle ne découvrirait pas de nouveaux horizons, ne répondrait pas à l'appel du grand large, n'érigerait pas de monuments, ne modifierait pas son environnement, ne transmuterait pas les matériaux et ne chercherait pas l'aventure. Le monde de Barrau est triste, terne, froid, miséreux, sans rien de ce qui fait le génie humain.

Une des grandes ironies est que Barrau prétend œuvrer au nom du beau. Mais, au-delà de la simple contemplation, il ne cesse de dénoncer la moindre activité sous prétexte qu'elle participerait à une artificialisation du réel. Ce qui relèverait du sacrilège car, chez lui, le beau, c'est le brut. Cette étrange idée revient toutefois à oublier que le beau est rarement donné. Il provient du luthier qui polit son violon, du peintre qui métamorphose ce qu'il voit, du musicien qui invente un monde de sonorités, de l'architecte qui érige des murs au milieu d'espaces naturels, du paysagiste qui taille, triture et ordonne le végétal, de l'ingénieur qui profile son engin, du marin qui invente des fables, du romancier qui nous transporte dans un monde imaginaire, du poète qui bouscule les mots... Même la beauté d'un paysage ou du ciel étoilé n'est pas donnée. Elle procède d'un imaginaire et d'une sensibilité façonnés par des humains qui transforment le monde. L'artificialisation ne s'oppose donc pas à la beauté. Elle la nourrit. Dès lors, Barrau risque de nous priver de la seconde en rejetant la première.

Une science poétique !

Il est probable que Barrau s'opposerait à une telle description de sa pensée. Mais c'est parce que, plus intéressé par les effets de manche que par la logique, il ne se rend pas compte de la signification de ses propos. Par exemple, il pontifie régulièrement sur une supposée prochaine disparition de la vie sur Terre en raison de la situation environnementale. Mais, dès qu'on lui fait remarquer que rien n'indique qu'un tel phénomène se profile à l'horizon, il avoue qu'il veut simplement dire que notre société va profondément changer dans les décennies à venir. D'un coup, la grandiloquence fait place à la banalité. De la même manière,

s'il passe son temps à vilipender la technologie, allant jusqu'à l'assimiler à un cancer, il se sent quand même obligé – de peur qu'on lui rappelle la présence de son téléphone dans sa poche – de souligner qu'il ne remet pas en cause le développement technologique, notamment en matière médicale. Le provocateur fait donc rapidement profil bas. Ou encore, s'il insulte les entrepreneurs qui veulent encore croire à la croissance, il soutient que la décroissance – qui signifie la diminution globale des revenus – n'implique pas de renoncer à la prospérité, à notre qualité de vie et aux progrès de la médecine. Il lui est donc facile de jouer au voyou, mais pas au prix de son confort matériel quand même. Et ainsi de suite.

À sa décharge, Barrau reconnaît qu'il ne cherche pas la cohérence. D'ailleurs, il récuse la pensée rationnelle qui procéderait d'un impérialisme intellectuel. Pour autant, ce mépris de la rationalité ne l'empêche pas de régulièrement soutenir que ses propos sont scientifiquement démontrés. Il est vrai qu'il aurait tort de se priver d'un argument d'autorité puisque toute sa stratégie oratoire consiste à asséner et non discuter, soupeser et évaluer des arguments. Mais, s'embrouillant dans ses flots de paroles, il avance aussi que la science n'a pas un rapport privilégié avec la vérité et même qu'elle ne s'en approcherait pas. D'ailleurs, il nous invite à la poétiser. Ce qu'il entend par cette poétisation de la science n'est pas très clair. Il prône une science nomade, touareg ou tzigane, bohémienne de la vérité. Il en appelle à une science qui porte fièrement ses incohérences et ses contradictions. Il invite les scientifiques à renouveler l'entrelacement des symboles, à réveiller l'ingénuité des amours et à ouvrir des lignes de fuite et des plans de fugue. Il demande à la science de devenir oblique, irrévérencieuse, incongrue et sans phobie du plurivoque. Et ainsi de suite.

On pourrait penser que ces délires ne sont pas bien méchants. Barrau a beau être arrogant, prétentieux, pédant, volontairement abscons et incohérent, il a quand même le mérite d'énoncer de belles phrases et d'alerter sur la situation environnementale. Ce serait toutefois être aveugle à l'effet pernicieux de sa rhétorique. D'abord, il faut réaliser qu'une cause n'est jamais bien défendue par de mauvais arguments. Ce n'est pas en accusant l'Occident d'être une machine de guerre contre la vie que l'on invite ses auditeurs ou lecteurs à réfléchir intelligemment aux problèmes environnementaux. Ce n'est pas en tirant des conclusions catégoriques à partir d'un seul nombre que l'on incite à bien évaluer la dynamique de notre société. Ce n'est pas en s'adonnant à des discours grandiloquents sans queue ni tête que l'on encourage l'esprit critique. La défense de l'environnement mérite mieux que des propos hors-sol. Le drame est que Barrau

use et abuse de son autorité de physicien, professeur d'université, pour faire passer ses balivernes pour des propos sérieux.

Ensuite, il ne faut pas oublier que Barrau mène une campagne contre la science et la rationalité. Bien sûr, comme il s'attribue toujours le beau rôle, il va chanter les mérites de certaines recherches théoriques, les siennes et celles de quelques collègues. En ce domaine, la poétisation de la science serait à l'œuvre ! Pour le reste, la science serait partie prenante de la destruction du monde. Elle devrait donc se métamorphoser et, surtout, laisser sa place à d'autres modes de pensée. Barrau dit ainsi que nous avons davantage besoin d'artistes que d'ingénieurs. Il suggère même aux élèves ingénieurs d'arrêter de réviser leurs cours. Dans ses multiples conférences, il accuse également la science occidentale d'être le problème et non pas un élément de la solution à nos problèmes. Il nous invite donc à nous défaire de nos savoirs et à embrasser celui des autres civilisations qui, selon lui, sauraient respecter la vie ou, comme il le dit, n'auraient pas notre rapport de prédation nécrophile sur le vivant ! À croire que les peuples d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie et d'ailleurs ne s'en prennent jamais aux animaux et ne détruisent jamais de plantes ! Certes, leurs destructions du vivant ne se réalisent pas à la même échelle. Mais comment oublier que l'empiétement de l'Occident sur les espaces naturels est en grande partie liée à son explosion démographique, due à la baisse de la mortalité infantile, et à sa puissance technologique ? On voit d'ailleurs très bien, dans les autres civilisations où la mortalité infantile se met enfin à baisser, grâce à la médecine occidentale, et où la technologie monte en puissance, que le même processus est à l'œuvre. Une fois de plus, les diatribes de Barrau n'ont donc aucun fondement.

Enfin, on pourrait presque dire que le plus grave ne se trouve pas dans les délires de Barrau. Après tout, libre à chacun de divaguer comme il l'entend. Le plus inquiétant est de voir Barrau bénéficier d'une bonne réception dans le monde universitaire, à en juger par les nombreuses conférences qu'il y donne. Nous vivons donc dans une société où, même si on raconte n'importe quoi, il suffit d'alerter avec vigueur sur la situation environnementale et de faire de belles phrases pour être pris au sérieux par ceux-là mêmes qui ont pour métier de réfléchir. Il est triste de constater que l'esprit critique a déserté à ce point notre société...